

La vérité et ses mots

De l'inadéquation philosophique à une refondation linguistique

Truth and Its Words

From Philosophical Inadequacy to a Linguistic Reformation

Dr Omar LOUKILI

Auteur correspondant, Agrégé, Lycée Paul Cézanne, Aix en Provence (France),
loukili.omar@orange.fr

Soumission : 21.08.2026 – Acceptation : 03.09.2026 – Publication : 01.11.2026

Résumé — Cet article propose une critique de la définition classique de la vérité comme adéquation du discours à la réalité. En remontant à la conception grecque de la vérité comme *alètheia* (non-oubli), nous démontrons que ce terme, structurellement négatif, a conditionné une métaphysique de la carence, faisant de la vérité une lutte contre une erreur première. Nous argumentons que cette fondation négative est logiquement vicieuse et a conduit à un renversement illégitime de la relation entre le langage et le monde. En nous appuyant sur la linguistique, l'étymologie comparée et la philosophie du langage, nous opérons un renversement logique : la vérité doit être redéfinie comme l'adéquation du réel aux « *bons termes* » du langage. Cette nouvelle définition, régie par cinq conditions (*le Juste, le De Bon, le Droit, le Complet, le Sûr & Certain*), réconcilie la philosophie avec la performativité et la puissance instituante du logos.

Mots-clés : *Vérité, Alètheia, Langage, Ontologie, Étymologie.*

Abstract — This article offers a critique of the classical definition of truth as the correspondence of discourse to reality. By tracing back to the Greek conception of truth as *alètheia* (non-forgetting), we demonstrate that this structurally negative term conditioned a metaphysics of lack, framing truth as a struggle against a primal error. We argue that this negative foundation is logically flawed and led to an illegitimate reversal of the relationship between language and the world. Drawing on linguistics, comparative etymology, and the philosophy of language, we perform a logical reversal: truth must be redefined as the correspondence of reality to the “good terms” of language. This new definition, governed by five conditions (*the Just, the Good, the Straight, the Complete, the Sure & Certain*), reconciles philosophy with the performative and instituting power of the logos.

Keywords: *Truth, Aletheia, Language, Ontology, Etymology.*

Introduction

Le savoir et la sagesse procèdent du langage. Les philosophes analytiques oublient parfois cette évidence, et négligent par là même un fait essentiel : *la philosophie du langage n'a pas seulement le langage pour objet, elle en est aussi issue*. En effet, tout savoir humain, y compris le savoir philosophique, se constitue en un langage spécialisé, dont la terminologie puise ses racines dans les mots de la vie quotidienne. Cet oubli en engendre un autre, plus grave : celui de *vérifier la cohérence du discours philosophique avec son fondement linguistique originel*. Privé de cet ancrage, le discours des philosophes tend à devenir idéologique, au sens trivial où nous nous faisons des idées sur nos propres propositions que les termes que nous employons ne soutiennent pas, et qu'ils peuvent même contredire. Le résultat est le suivant : *philosophes et lecteurs élaborent des conceptions qui sont en inadéquation avec les mots mêmes qui servent à les formuler*.

La vérité, sujet de prédilection de la philosophie en général et de la philosophie analytique en particulier, en est l'exemple parfait. Le savoir philosophique à son sujet est paradoxal. Ses définitions et ses conditions de possibilité semblent moins fondées sur une analyse des usages linguistiques que sur des points de vue *a priori*. Non seulement ces avis manquent de légitimité, mais ils entrent souvent en contradiction avec le discours que les philosophes tiennent en utilisant le concept de vérité. C'est cette incohérence fondamentale que le présent travail se propose de mettre en lumière, *en examinant la définition philosophique de la vérité pour révéler l'écart entre ce qui en est pensé et ce qui en est dit*.

1. La difficulté de définir la vérité

Définir la vérité est une entreprise ardue. Il semble en effet presque impossible de produire une définition qui satisfasse et rassemble l'humanité tout entière. Certains estiment même que la conscience claire de cette notion n'est apparue que tardivement, à la faveur du « *miracle grec* ». Les raisons d'une telle difficulté tiendraient à la dimension subjective du vrai. Une opinion commune affirme ainsi que « *la vérité est relative* » et que « *chacun a la sienne* », celle d'un individu ou d'un groupe n'étant pas nécessairement celle d'un autre. La tâche est si périlleuse que certains philosophes proposent, pour y échapper, d'en changer le sens ou purement et simplement de l'abandonner (Engel & Rorty, 2005, p. 27). Paul Jorion va jusqu'à affirmer que « *la vérité est née dans la Grèce du IV^e siècle avant Jésus-Christ* » (2009, p. 07). Selon lui, les philosophes grecs seraient ainsi à l'origine de l'« *invention de la vérité* ». Si nous comprenons l'intention de cette expression, nous la jugeons profondément maladroite. Parler d'« *invention* » sous-entend que les autres peuples ignoraient la vérité et que l'homme a vécu dans un monde sans elle jusqu'aux Grecs. Nous lui préférons l'idée d'une première définition formelle. Il nous semble en effet absurde de confondre la méconnaissance de la vérité elle-même avec l'absence d'une définition précise et consciente de ce qui est vrai.

Selon nous, il est plus juste de dire que si l'expérience de la vérité était universelle, le mérite d'en avoir proposé une première conceptualisation revient aux Grecs. En outre, l'usage concomitant des mots « *miracle* » et « *invention* » nous paraît incompatible avec l'objet « *vérité* ». Alors que celle-ci renvoie à la Loi et à l'ordinaire, les termes « *inventer* » et « *miracle* » évoquent respectivement *la transgression* et *l'extraordinaire*. Ils relèvent davantage

d'une pensée magique que d'une pensée scientifique, creusant ainsi le décalage que nous dénôçons entre le discours philosophique et son fondement.

2. La définition classique et son héritage

2.1. Définition

Cette première définition, que nous devons, selon Paul Jorion, à Platon et Aristote, consiste à considérer comme vrai tout énoncé conforme à la réalité (Julia, 1993). Est vrai tout discours qui correspond à ce qui est accessible aux sens. Traduite en termes latins, la définition platonicienne devient *l'adæquatio rei et intellectus* : l'adéquation de l'intellect à la chose.

Pour juger que la proposition « il pleut » est vraie, il suffit, selon ce modèle, de constater sa conformité avec les faits observables.

2.2. Remarques

Plusieurs remarques s'imposent au sujet de cette définition. **Premièrement**, *la vérité ne réside ni dans le langage coupé du monde, ni dans la réalité brute, mais dans leur relation*. Si l'on suppose cette définition juste, on comprend pourquoi l'aspiration à rétablir cette unité entre le discours et le réel est si puissante. Cette unité perdue représente la vérité que l'homme cherche à retrouver. L'adéquation accorde une antériorité ontologique au réel sensible. Elle postule que la vérité réside dans ce qui existe, établissant une synonymie implicite entre le « réel » et le « vrai ». Dans cette perspective, le langage est perçu comme le porteur du faux ; pour le purifier de cette tendance au mensonge, il faut le soumettre à l'épreuve du réel, qui seul peut le valider ou l'invalider. Une telle aspiration est universelle et n'est pas l'apanage des Grecs, car les éléments qui la constituent – *le langage et la réalité* – sont eux-mêmes universels. Or, ce qui est universel ne saurait être « inventé ».

Deuxièmement, cette conception de la vérité établit *une synonymie entre la vérité et l'objectivité*. Le vrai est du côté de l'objet. Au réel revient le dernier mot. Nous pensons que la croyance en la possibilité de connaître les « choses en soi », une connaissance objective sans l'intervention de l'homme, découle directement de ce postulat. Cette conception pose que l'existence est antérieure et première par rapport au langage. Pour cette raison, nous pouvons qualifier cette définition d'ontologique : *la vérité réside du côté de l'étant, et c'est donc le langage qui devient, par défaut, le porteur du faux et de l'erreur*. Cette objectivité ardemment recherchée nous apparaît dès lors moins comme une méthode que comme une posture métaphysique, lourde de conséquences. Elle revient à vouloir adopter sur le monde un point de vue non-humain, supposé supérieur et antérieur à l'homme. Le résultat est un paradoxe : on ne peut plus logiquement parler de « science humaine », car le savoir qui en découle n'a d'humain que le nom, puisqu'il aspire à refléter une perspective qui nie la condition de son propre observateur.

Une **troisième** conséquence de l'adoption de cette définition est qu'elle nous oblige à refuser la qualification de « vrai » à tous les discours qui ne sont pas en relation directe avec les faits observables. C'est le cas des discours de fiction ou de la poésie, dont le propre est souvent la transgression des règles et le dépassement de la réalité – ce qui explique d'ailleurs la condamnation de la poésie par Platon lui-même. Il en va de même du discours métaphysique, qui porte sur ce qui est au-delà du physique, et du discours métaphorique, dès lors que

la métaphore est comprise comme un écart par rapport au sens littéral (Arrivé *et al.*, 1986, p. 388). Ce problème d'exclusivité s'étend même aux systèmes formels, comme les mathématiques et la logique. Pour pouvoir continuer à utiliser la notion de vérité dans des domaines où le langage est coupé de la référence empirique, ces disciplines sont contraintes soit de définir un autre type de vérité (comme la vérité-cohérence), soit de rejeter la notion en minimisant son importance. Le *Dictionnaire de la Philosophie* illustre parfaitement ce clivage : il oppose la définition classique de la vérité comme « *accord de notre pensée avec le réel* » à la définition mathématique, donnée par Kant, comme « *accord de la pensée avec elle-même* » (Julia, 1993, p. 291).

En linguistique, science du langage par excellence, la réalité observable est désignée comme « *extralinguistique* » – elle est donc évacuée hors du système et coupée de sa relation avec le langage. Dans ce cadre, la *vérité-correspondance* n'a tout simplement pas sa place. Cette science ne peut qu'être formelle et adopte les mathématiques comme modèle. Cette attitude est particulièrement significative dans le cas de la sémantique, pourtant en prise directe avec le sens – souvent synonyme de vérité pour les philosophes. Comme le note Robert Martin, « *l'idée que la notion de vérité doit jouer un rôle central en sémantique ne s'impose pas d'elle-même* » (Martin, 1983, p. 19). Ce constat est un aveu éloquent de l'échec de la définition classique à s'appliquer au domaine même du sens. Nous pensons qu'il est préjudiciable pour la science d'entériner cette séparation du savoir en deux blocs : les « *sciences de vérité* » et les « *sciences de méthode* », selon la définition de la vérité qu'elles adoptent. Cette distinction nous semble illégitime et difficile à établir, pour **deux raisons fondamentales**. **Premièrement**, si la vérité s'oppose à l'erreur, cette opposition même impose un rapprochement conceptuel entre la vérité et la méthode. Si « *errer* » (faire une erreur) signifie avancer sans but précis, alors son contraire – *être dans le vrai* – ne peut se comprendre que comme une démarche sûre de sa destination. C'est précisément le sens du mot « *méthode* », qui signifie étymologiquement « *la voie à suivre* » (du grec *meta*, « vers », et *hodos*, « chemin »).

Deuxièmement, une synonymie indirecte mais puissante associe la *vérité* à la *rectitude* (avoir « *raison* » vs avoir « *tort* », ce dernier venant du latin *tortus*, « tordu »). Ce champ métaphorique rapproche la vérité non d'un état de fait, mais d'une orientation, d'un cheminement correct. La vérité n'est donc pas séparable du chemin qui y mène. En conséquence, vérité et méthode sont indissociables. Le savoir, qu'il soit formel ou empirique, est un et doit obéir aux mêmes exigences fondamentales d'une démarche rigoureuse et justifiée.

2.3. Les insuffisances de la définition classique

La définition classique de la vérité envisage l'adéquation comme le résultat d'un mouvement qui conduit le discours vers ce qui est accessible aux sens. La vérité, dans ce cas, est atteinte lorsque le discours correspond à ce qui est accessible aux sens et est en adéquation avec lui. Nous pensons qu'il est plus que légitime de s'interroger sur le bon sens de cette orientation.

- Pourquoi, en effet, la vérité serait-elle envisagée comme l'adéquation du discours à ce qui est accessible aux sens et non pas l'adéquation de ce qui est accessible aux sens au discours ?

- Existe-t-il un fondement logique qui nous permet de privilégier une orientation plutôt qu'une autre ?
- Si « *être en adéquation* à » est synonyme de « *convenir* », il est légitime de s'interroger : est-ce le discours qui convient (qui vient) au réel ou est-ce le réel qui vient au discours ?

Cette attitude qui considère le vrai comme l'adéquation du langage avec ce qui est accessible aux sens est non seulement contestable en théorie, elle n'est pas une vérité absolue, mais elle est contestée dans les faits. Elle est contestée par certains parce qu'elle n'est valable que partiellement. D'après François Recanati, cette définition ne rend compte que de la partie du langage constituée des énoncés constatifs. Pour les énoncés performatifs, cette définition est fautive :

« Quand j'ordonne à l'auditeur de venir ou quand je déclare la séance ouverte, c'est la réalité qui est censée se conformer à ma parole : c'est ma parole qui doit faire venir l'auditeur, ou ouvrir la séance » (Recanati, 1981, p. 85).

La correspondance dans ce type d'énoncés se fait dans le sens contraire indiqué par la définition. Selon le type de discours concerné, nous avons donc affaire, selon l'auteur, à deux types de correspondance :

« Il ne suffit donc pas de définir la vérité comme correspondance entre ce qui est dit et ce qui est, il faut encore admettre que cette "correspondance" peut être obtenue (au moins) de deux façons : soit ce qui est dit est conforme à la réalité et reflète ce qui est, soit ce qui est dit "informe" la réalité et détermine ce qui est. Dans le deuxième cas, ce n'est pas la parole qui se conforme à la réalité, mais la réalité qui se conforme à la parole. Autrement dit, il y a deux types de correspondance possibles entre les mots et le monde, selon que ce sont les mots qui s'adaptent au monde ou le monde qui s'adapte aux mots » (Recanati, 1981, p. 172).

Selon François Recanati, la définition ontologique de la vérité n'est donc vraie que partiellement. Elle ne correspond qu'à une partie du langage.

Pour nous, cette définition est non seulement incomplète mais fondamentalement viciée. Son inadéquation ne concerne pas seulement les performatifs ; elle jette une ombre de doute sur l'ensemble de l'entreprise. En érigeant une seule direction de l'adéquation en absolu, elle se contredit elle-même en ne pouvant rendre compte de la réalité totale du langage qu'elle prétend décrire. La remarque décisive de Recanati est la suivante : *le langage semble exiger deux types de « vérité » selon que le prototype est l'énoncé constatif ou performatif*. Plutôt que d'entériner ce dualisme, il nous semble plus juste de chercher un principe unificateur. La leçon à tirer n'est pas qu'il existe deux vérités, mais que la relation de « *correspondance* » ou d'« *adéquation* » est elle-même une métaphore insuffisante. Que nous prenions l'*indicatif* comme prototype (où les mots visent à refléter le monde) ou l'*impératif* (où les mots visent à transformer le monde), nous voyons que le langage est un acte. La « *vérité* » d'un constatif est son efficacité à décrire un état de fait de manière fiable ; la « *vérité* » d'un performatif est son efficacité à accomplir l'action qu'il nomme. Dans les deux cas, c'est l'accord entre l'intention, l'énoncé et son effet dans le monde qui est en jeu, et non une mystérieuse adéquation à un réel antérieur.

Cette vérité de la performativité du langage n'est pas une simple observation pragmatique ; elle est inscrite dans le substrat même des langues. Ce principe trouve une confirmation éclatante dans l'étymologie comparée. Comme l'a démontré Émile Benveniste, le latin *lex* (la loi) procède de la racine *leg-* (recueillir, choisir pour énoncer), faisant de la loi une « *parole fixée en formule* » (Benveniste, 1969, p. 80). Ce paradigme se retrouve, de manière encore plus frappante, en grec avec le radical *nom-*. De *nomos* (la loi, la coutume) dérivent directement *onoma* (le nom) ainsi qu'une multitude de termes structurants comme *anomie* (absence de loi), *autonomie* (qui se donne sa propre loi) et *économie* (la gestion de la maison, c'est-à-dire de son ordre propre).

Ainsi, dans les langues qui ont forgé la pensée occidentale, l'acte de nommer (*onoma*) et l'instauration de la loi (*nomos*) sont consubstantiels. *Chaque mot est déjà une loi ; il institue un ordre, prescrit un découpage du réel et engage une relation normative*. Le langage n'est donc pas un simple reflet du monde, il en est le législateur originaire. Ainsi, la définition classique doit être abandonnée parce qu'elle est trop étroite. Elle rate l'essentiel : *le langage est un outil d'interaction et d'institution avec le monde, pas seulement un miroir*.

3. Le mot vérité dans la langue grecque

Avant d'approfondir notre critique de la définition platonicienne, un détour par la langue grecque elle-même s'impose. Nous postulons que le nom donné par les Grecs à cette notion n'est pas neutre et peut nous éclairer sur les fondements de leur entreprise philosophique. *Nommer n'est jamais un acte arbitraire ; c'est l'ébauche d'une première définition, un choix sémantique lourd de sens qu'il est crucial d'examiner, surtout lorsqu'il s'agit de la vérité*. Or, le nom grec de la vérité est, en soi, problématique. Les Grecs l'appellent *Alétheia* (ἀλήθεια), un mot qui a donné en français l'adjectif « *aléthique* ». L'analyse morphologique est édifiante : ce terme se compose du préfixe privatif « a- » (α-), signifiant « non », et de la racine *lêthē* (λήθη), qui désigne l'« oubli » ou la « dissimulation ». Ainsi, littéralement, *Alétheia* signifie *le non-oubli* ou *la non-dissimulation*. La langue française ne possède pas de terme unique pour rendre compte de cette idée. Le mot « *découverte* », entendu dans son sens étymologique de « *dé-couvrement* » (du préfixe privatif « dé- » et de *couvrir*), en est peut-être l'équivalent conceptuel le plus proche.

Dès son nom, la vérité grecque se conçoit comme un processus actif de dévoilement et de lutte contre l'oubli. Cependant, loin d'être une intuition féconde, cette métaphore fondatrice est le germe de l'impasse métaphysique que nous dénonçons. En érigeant le « *dévoilement* » en paradigme, elle ne s'oppose pas à une copie passive du réel pour lui préférer une relation plus dynamique ; elle instaure bien plus profondément l'oubli et la dissimulation comme sol premier de toute expérience. Elle est donc aux antipodes non de la passivité, mais de l'affirmation d'un ordre positif et présent. En faisant de la vérité un arrachement à un état de *lêthē* premier, elle condamne la pensée à devoir conquérir contre le néant ce qui, dans une logique du rappel, serait donné comme une évidence à reconnaître.

La formation du mot *alètheia* nous oblige à confronter une thèse célèbre : celle de Martin Heidegger, pour qui ce terme grec constitue un mot « *fondamental et originaire* » (2001, p. 29)¹ révélant l'essence de la vérité comme « dévoilement ». Si nous partageons l'idée que le nom donné à la vérité est décisif, notre conclusion est radicalement opposée. Contre Heidegger, nous estimons que le vocable *alètheia*, compris comme « *non-oubli* » ou « *non-dissimulation* », n'a pas servi de socle stable à la sagesse, mais en a constitué un obstacle fondamental. Loin d'être une origine fiable, cette métaphore a hypothéqué la démarche philosophique grecque dès son commencement.

En effet, la notion de « *dévoilement* », inhérente à *alètheia*, n'oriente pas la pensée vers une ontologie de la présence, mais l'enferme dans une ontologie du néant. Elle ne suppose pas une « *réalité préexistante* » à découvrir, mais institue structurellement la dissimulation et l'oubli comme fondement. L'image d'un dévoilement crée l'illusion d'un « *déjà-là* » qui n'est en réalité qu'une projection rétrospective de la métaphore elle-même. C'est cette illusion qui prépare et légitime la définition platonicienne et aristotélicienne de l'adéquation : en posant la vérité comme le fait de dévoiler ce qui est censé être déjà là, elle contraint le langage à se conformer à une instance antérieure qui n'a d'autorité que celle que lui confère le postulat de la carence originelle. Ainsi, loin de fonder la primauté du réel, la métaphore du dévoilement contenait en germe la préséance ontologique du manque, faisant du langage le serviteur d'un référent dont la « *présence* » n'est que le négatif d'un oubli premier.

3.1. Critique du mot *alètheia*

En tenant compte de ces considérations morphologiques et sémantiques, une réévaluation s'impose. La similitude entre *alètheia* et des mots comme « *injuste* » ou « *désordre* » n'est qu'une impression. Elle est formelle, mais elle se brise sur le critère sémantique décisif. En effet, dans la liste française, les racines niées (« *juste* », « *ordre* », « *valide* ») sont sémantiquement positives. La structure morphologique (Négation + Positif) correspond à la terminologie : on nie un état premier et désirable. Or, ce n'est pas le cas d'*alètheia*. Le terme nié dans sa composition, *lèthè* (« *oubli* », « *dissimulation* »), est lui-même estampillé négatif du point de vue sémantique. Cette découverte opère un renversement complet de perspective. *Alètheia* n'est pas la négation d'un positif, mais *la négation d'un négatif*. La re-catégorisation d'*alètheia* comme « *négation d'un négatif* » ne la réhabilite pas ; elle expose son vice formel. En plaçant *alètheia* dans la même famille que des concepts comme « *non-violence* », on pourrait y voir une forme de résistance éthique. *Cette interprétation est un contre-sens*. En réalité, cette structure morphologique (*a-lètheia*, « *non-oubli* ») est l'expression même du *mauvais sens*. Elle ne fonde pas un principe positif, mais consacre l'antériorité ontologique du négatif. La « *non-violence* » est une réaction à une violence posée comme première ; de même, le « *non-oubli* » est une réaction à un oubli posé comme premier.

Ce principe éclaire d'une lumière crue le terme *a-lètheia*. En le formant comme la négation de *lèthè* (l'oubli), les Grecs ont placé la vérité du côté du *dérivé*, du *secondaire* et du

¹ M. Heidegger (2001). *De l'essence de la vérité. Approche de l'allégorie de la caverne et du Théétète de Platon* (texte établi par H. Mörchén, trad. fr. A. Boutot). Paris : Gallimard.

dépendant. Dès son nom, elle était condamnée à n'être qu'une correction, l'abolition d'un état premier, et non une qualité ou une essence positive et fondatrice en elle-même. L'échec de la philosophie à en donner une définition satisfaisante trouve ici une de ses causes les plus profondes. Ainsi, loin d'être une intuition riche et dynamique, la conception grecque de la vérité est une philosophie de la carence. Elle est la philosophie du voilement, de l'oubli, de l'erreur. En choisissant *alètheia*, les Grecs n'ont pas choisi la sagesse (*Sophia*), mais ils ont structurellement condamné la philosophie à être un combat désespéré contre une illusion qu'elle-même a érigée en fondement. C'est bien là la contradiction suprême : *les philosophes grecs pensent contre eux-mêmes*. Leur amour de la sagesse (*philo-sophia*) est contredit dès son commencement par le nom qu'ils ont donné à l'objet de leur quête : une vérité qui n'est que le négatif de son contraire. En conclusion, il ne faut pas lire *alètheia* comme un acte héroïque de dévoilement, mais comme le symptôme d'un langage qui a fait de l'oubli le sol premier de toute pensée.

3.2. La thèse de l'antériorité du négatif

Il est capital de ne pas les confondre : l'expression « non-oubli » n'est pas synonyme de « rappel ». Affirmer que la vérité est un « rappel » n'est pas équivalent à la définir comme un « non-oubli ». Ce sont deux conceptions logiquement antagonistes. Cette différence s'enracine dans une opposition morphologique fondamentale. La structure Négation + Nom Positif (comme dans « *in-juste* ») présuppose l'antériorité du positif. La négation est seconde et dépendante. La structure Négation + Nom Négatif (comme dans « non-oubli ») présuppose l'antériorité du négatif. Ici, c'est l'état positif (« non-oubli ») qui est construit comme la négation d'un état premier négatif (« l'oubli »). La coexistence de ces deux structures au sein du langage est le signe d'un conflit logique non résolu. Elle nous place devant deux hypothèses métaphysiques inconciliables : *l'antériorité du positif* : l'être, l'ordre et la présence sont premiers. Le négatif (le désordre, l'absence, l'erreur) n'est qu'une déviation secondaire. *L'antériorité du négatif* : le néant, le désordre ou la déficience sont premiers. Le positif (l'ordre, la vérité) est un accomplissement, un combat contre une tendance naturelle à la dégradation.

Ce débat n'est pas seulement linguistique ; il divise la communauté des logiciens et des philosophes. Les « *asymétricalistes* » (comme Kant ou Hegel) défendent la primauté du positif, tandis que les « *symétricalistes* » (comme Frege ou Ayer) considèrent que le positif et le négatif sont logiquement symétriques, voire que le négatif est premier. En nommant la vérité *a-lètheia* (« non-oubli »), les Grecs ont opté, au niveau le plus fondamental de leur langue, pour la thèse de l'antériorité du négatif. Ils ont ainsi posé l'oubli (*lèthè*) comme l'état primal de la conscience et du monde. La vérité n'était donc pas pour eux une donnée immédiate à reconnaître, mais un acte de lutte, un effort constant pour soustraire le réel à une dissimulation érigée en fondement. Cette vision, que l'on pourrait croire « dynamique » et « active », n'est en réalité que la conséquence structurelle de leur erreur de départ. Elle est le symptôme d'un langage qui, ayant fait le choix du négatif, est condamné à un conflit perpétuel contre sa propre condition. La réduction ultérieure de la vérité à une simple relation statique d'adéquation n'est alors pas une perte de richesse, mais l'aboutissement logique et appauvri de ce postulat originel vouant le langage à corriger un monde perçu comme essentiellement voilé.

3.3. Conséquences de la thèse de l'antériorité du négatif

Selon nous, ce sont ces considérations d'ordre morphologique et sémantique autour de la structure *Négation + Nom Négatif* qui ont inspiré à Platon, consciemment ou non, l'allégorie de la caverne. L'expression « non-oubli », dans la langue grecque, pose nécessairement l'oubli comme antérieur. De cette antériorité du négatif découlent logiquement celle de l'obscurité sur la lumière, et surtout, celle de l'erreur sur la vérité (Schürch, 2008, p. 312). L'allégorie de la caverne est la traduction narrative et visuelle de cette intuition contenue dans le mot *alètheia* lui-même. Elle illustre le parcours que la logique du terme impose : un philosophe contraint de partir de l'état négatif premier (l'ombre, l'illusion, la *lèthè*), devant accomplir l'effort de la « non-dissimulation » (*a-lètheia*) pour tenter d'accéder à une clarté conçue non comme une donnée, mais comme le prix d'une lutte contre le fond obscur qui la précède et la définit.

Cette même logique éclaire d'un jour nouveau les expressions que nous avons critiquées, telles que l'« invention de la vérité » ou le « miracle grec ». En supposant l'antériorité du faux et de l'erreur, ces formules perdent leur caractère choquant pour devenir *la conséquence cohérente de ce postulat métaphysique*. Si le monde a vécu dans l'erreur (état primal), alors l'avènement de la vérité peut légitimement être perçu comme un « miracle » ou une « invention » révolutionnaire. En tenant ces propos, Paul Jorion ne fait que pousser jusqu'à ses ultimes conséquences la logique même qui était déjà à l'œuvre chez les philosophes grecs : celle d'une vérité conquise de haute lutte sur un océan d'illusion.

3.4. Critique de la thèse de l'antériorité du négatif

Nous considérons que le raisonnement qui donne l'antériorité au négatif est fallacieux. Les arguments en faveur de la primauté du positif sont nombreux et solides. Comme l'a résumé Edwige Dugas (2016, p. 15), l'affirmation est première et la négation secondaire sur au moins six plans fondamentaux :

Logique, ontologique, épistémologique et psychologique

L'affirmation est première, la négation secondaire.

Complexité

L'affirmation est basique et simple, la négation complexe.

Essence

L'affirmation est essentielle, la négation éliminable.

Objectivité

L'affirmation est objective, la négation subjective.

Référence

La phrase affirmative décrit un fait sur le monde, la phrase négative un fait sur (la phrase) affirmative.

Valeur informationnelle

La phrase affirmative a plus de valeur, la négative en a moins.

En outre, nous estimons que la thèse de l'antériorité du négatif est fallacieuse car elle est purement spéculative et ne résiste pas à l'épreuve de la langue. Bien plus, elle se heurte à une contradiction logique interne.

3.5. La circularité du « négatif premier »

La prétendue antériorité de l'oubli (*lèthè*) est une illusion. Pour comprendre pourquoi, il faut revenir à la logique sémantique de la langue. Un mot comme « oubli » est classé comme négatif non par hasard, mais précisément parce qu'il est sémantiquement compris comme un « non-rappel ». Autrement dit, le « rappel » (positif) est présupposé comme l'état de référence à partir duquel on conçoit l'« oubli ». Ce raisonnement est généralisable à tout le vocabulaire dit « négatif ». La négativité de ces termes n'est pas une propriété intrinsèque, mais le résultat de leur dépendance sémantique à un positif antérieur. Ainsi, poser l'oubli (*lèthè*) comme « premier » pour en déduire la vérité (*a-lètheia*) comme « secondaire » est un raisonnement circulaire. On prétend fonder la primauté du négatif sur un terme (*lèthè*) qui n'a lui-même de sens que comme la négation d'un positif (le rappel) que l'on cherche à évacuer.

La thèse de l'antériorité du négatif est donc un mirage logique. Elle s'effondre dès que l'on comprend que le « négatif premier » qu'elle invoque est, en réalité, un « négatif second » qui trahit la présence cachée du positif qu'il nie. Le problème avec les mots issus de la structure *Négation + Mot Négatif* est qu'ils instituent un renversement total de la logique linguistique. Ils contredisent la terminologie établie du positif (ce qui est posé) et du négatif (nier ce qui est posé) et en supposent l'inverse. Cette opération morphologique a deux conséquences désastreuses. Premièrement, elle « positive » artificiellement le négatif. En niant un sens négatif (comme « oubli » ou « violence »), cette structure le pose nécessairement comme la réalité première, le référent initial. L'oubli (*lèthè*) cesse d'être un manque pour devenir l'état de base à partir duquel on pense. On donne ainsi un statut ontologique fondateur à ce qui, dans la logique ordinaire de la langue, est considéré comme une déficience. Deuxièmement, elle « négative » et affaiblit le positif. Inversement, elle définit ce qui devrait être positif (comme le « rappel » ou la « paix ») non pas pour ce qu'il est, mais simplement comme la négation d'un négatif (« non-oubli », « non-violence »). Le concept positif n'est plus affirmé dans son essence ; il est réduit à une réaction, à une position défensive. Il devient un simple correctif, un « non-négatif », et perd ainsi sa vigueur et son autonomie sémantique.

3.5.1. Une perversion du langage

Donner l'antériorité au négatif suppose donc un renversement systématique de tout le vocabulaire. Il faudrait analyser chaque terme « positif » comme la simple négation d'un « négatif premier » supposé. La paix ne serait que « non-guerre », l'amour que « non-haine », la vérité que « non-erreur ». Cette entreprise est une véritable perversion du vocabulaire – au sens étymologique de *per-vertere*, « retourner complètement ». Elle retourne le sens des mots : le positif devient négatif (car défini par la négation) et le négatif devient positif (car

érigé en fondement). Cette logique, poussée à son terme, mène à une impasse : elle rend impossible toute affirmation stable et toute conception robuste de la vérité, puisque celle-ci serait à jamais enchaînée à l'erreur qu'elle prétend combattre.

Le résultat de la généralisation de cette logique est *une pensée négative*. Une pensée qui, au lieu d'affirmer les choses, les nie. C'est pour cette raison que le procédé de formation *Négation + Nom Négatif* est senti comme contre-intuitif. Pourquoi dire « non-oubli » alors qu'il est plus simple et plus conforme à la logique de la langue de parler de « rappel » ? Tout comme « non-violence », *l'alètheia* grecque heurte l'intuition et le bon sens, car elle rend inaudible sans raison valable ce qui est positif. Elle s'oppose en cela à des mots comme *invulnérable*, *indéfini* ou *inquiétude*, où le sens négatif est clairement et naturellement la négation d'un positif préalable (*valable*, *défini*, *quiétude*).

Nous n'avons pas procédé à une étude statistique précise de la présence de ces structures morphologiques dans les différentes langues. Cependant, le vocabulaire issu de la structure *Négation + Nom Négatif* semble *a priori* moins important et son apparition plus tardive que celui issu de la structure *Négation + Nom Positif*. Or, procéder – avant même de se prononcer sur la fréquence et la chronologie de ces mots – à un tel renversement de perspective, qui équivaut épistémologiquement et psychologiquement à un *changement de paradigme* (une véritable révolution au sens de Kuhn), et fonder en conséquence notre conception de la vérité sur *l'alètheia* grecque, ne nous paraît pas relever de la science, mais de *la spéculation*. Si le vocabulaire de la structure *Négation + Nom Négatif* se révèle, comme c'est probable, statistiquement minoritaire et chronologiquement secondaire, alors il est impossible de soutenir la thèse de l'antériorité du négatif. Par conséquent, il est injustifiable de considérer le « non-oubli » dans *l'alètheia* comme le fondement d'une sagesse philosophique.

| 3.5.2. La compréhension et l'impensable du « négatif premier »

La formation des mots de type *Négation + Nom Négatif* entre en conflit avec la logique de la langue sur un deuxième plan fondamental : celui de *la compréhension*. Comprendre, étymologiquement (*com-prendere*), signifie « prendre avec soi ». Cet acte implique nécessairement des *données* préalables à saisir. Or, poser l'oubli dans le « non-oubli » comme premier, c'est poser le négatif, le « non-donné », comme fondement. Cette posture est intenable : elle exige de la pensée qu'elle opère à partir d'un vide, qu'elle « prenne » ce qui, par définition, n'est pas « donné ». Un cadre conçu pour la compréhension doit respecter cette logique : il part de ce qui est posé, non de ce qui est absent.

L'expression même de la négation absolue, le mot « rien », vient confirmer de manière éclatante cette antériorité du positif. Contrairement aux apparences, son sens originel est profondément positif. Il dérive du latin *rem*, l'accusatif de *res* (« la chose », « l'affaire »). On retrouve ce sens premier dans une expression comme *res publica* (« la chose publique »), où *res* désigne un bien, un avoir acquis. Ainsi, le « rien » le plus absolu n'est linguistiquement que la négation (« ne... rien ») de « la chose » (*rem*). Même le concept de néant se construit sur la négation d'un positif préalable : l'idée d'être, de chose, de bien. *La langue est incapable de concevoir une négation pure ; elle ne peut que nier une affirmation préexistante*. Cette impossibilité linguistique sonne le glas de toute tentative pour fonder la pensée sur l'antériorité du négatif.

Le sens négatif de « rien » est le résultat d'une grammaticalisation. Employé comme auxiliaire de la négation « ne », il a fini par perdre son sens positif originel, à l'instar de « pas », « point » ou « personne ». Sa formation, « ne... rien » (littéralement « ne... une chose »), correspond parfaitement à cette logique : il s'agit de la négation de l'avoir et du bien. Ce schéma n'est pas propre au français. On le retrouve de manière frappante dans d'autres langues : en arabe, « rien » se dit *lā šay'* : « non-chose » ; en anglais, « Nothing » signifie étymologiquement « *no thing* ».

Cette récurrence invalide toute objection qui verrait dans la métaphore de la « compréhension » une simple curiosité de la langue française, sans portée universelle. Bien au contraire, la contradiction entre le postulat de l'antériorité du négatif et la logique des langues est un phénomène universel. L'anglais en offre une preuve supplémentaire avec le verbe « *to understand* ». Signifiant littéralement « sous-tenir », il renforce l'idée que la compréhension est un acte de soutien à une affirmation posée. Dire « *I understand* » revient à signifier : « Je soutiens ton propos ». Pour exprimer l'incompréhension, il faut recourir à la négation : « *I do not understand* ». Ainsi, qu'il s'agisse de conceptualiser le néant (« rien ») ou l'acte de compréhension (« *understand* »), les langues manifestent une tendance irrépressible à poser l'affirmation comme fondement et à traiter la négation comme une opération seconde. *L'antériorité du positif n'est pas une opinion, mais une structure profonde de la cognition humaine révélée par la linguistique comparative.*

3.5.3. L'appel : la perversion de la fonction du nom

Troisièmement, la formation de ces mots est contraire à la logique de la langue du point de vue de l'appel. Les noms existent pour appeler, pour faire venir à l'esprit et dans le discours ce qu'ils désignent. La structure *Négation + Nom Positif* (comme dans « *in-justice* ») respecte une logique de prudence, voire de défense. En refusant de donner un nom propre aux notions négatives, le locuteur refuse de les « appeler », de peur de les faire advenir. Il suit intuitivement la maxime « *qui mal veut, mal lui vient* ». La négation morphologique agit comme un exorcisme linguistique.

La structure *Négation + Nom Négatif* opère un renversement complet et pervers de ce principe. Une expression comme « non-violence » ou « *a-lètheia* » (non-oubli) dit littéralement : « Je n'appelle pas ce qui n'est pas déjà nommé ». Le résultat est contre-intuitif et paradoxal. Ce qui est appelé, c'est le négatif. Pour comprendre « non-violence », je dois d'abord concevoir « la violence ». Pour comprendre « non-oubli », je dois d'abord penser à « l'oubli ». Ce qui est tu, c'est le positif. Le concept que je veux vraiment promouvoir – la « paix » ou le « rappel » – n'est pas nommé. Il est réduit au silence, devenant l'innommable, le simple complément négatif du mal qui a été, lui, clairement évoqué.

Ainsi, cette structure non seulement fonde la pensée sur le négatif, mais elle pervertit la fonction même du langage : au lieu d'appeler le bien, elle ne fait que conjurer le mal, et ce faisant, elle le consolide comme la réalité discursive première. En disant « non-violence », mon intention est de signifier mon refus de la violence et mon attachement à la paix. Pourtant, l'expression elle-même semble dire le contraire. La paix, dans le syntagme « non-violence », n'est pas appelée ; elle reste un non-dit. Cette formation est donc contraire à la logique de l'appel et, par conséquent, trahit l'intention du locuteur. *Il y a un décalage*

fondamental entre l'expression et l'intention. Ces mots sont le signe d'une mécompréhension de la part de ceux qui les ont formés et les promeuvent. De ce fait, ils ne peuvent en aucun cas constituer des données fiables pour fonder la thèse de l'antériorité du négatif.

Pour toutes ces raisons, nous pensons que *l'alètheia* grecque est, de ce point de vue, *l'inverse même du bon sens*. Notre conclusion est radicalement opposée. Contre Heidegger, nous estimons que le vocable *alètheia*, compris comme « non-oubli » ou « non-dissimulation », n'a pas servi de socle stable à la sagesse, mais en a constitué un obstacle fondamental. Loin d'être une origine fiable, cette métaphore a hypothéqué la démarche philosophique grecque dès son commencement. Premièrement, la structure morphologique d'*alètheia* est vicieuse et ne peut servir de fondement à une définition, comme nous l'avons démontré en détail dans les sections précédentes. Un terme négatif ne peut être un « bon terme ». Cette opération définit le positif par le négatif, alors que c'est le positif qui permet de comprendre le négatif, et non l'inverse. On ne comprend l'« indéfini » qu'en le ramenant au « défini » ; il est impossible d'envisager l'opération contraire. C'est ainsi qu'un choix linguistique, caché dans la morphologie d'un mot, a pu conditionner pour des millénaires la métaphysique de la vérité comme combat contre une erreur première, plutôt que comme affirmation d'un savoir positif.

En définissant le rappel par *l'alètheia* – c'est-à-dire un positif par un négatif – on condamne la définition à être *structurellement incomplète*. Affirmer que « la vérité est un non-oubli » ne constitue pas une définition. *Pourquoi ?* Parce que le terme « oubli » appelle lui-même à être défini. Or, l'opération de définition implique de mettre un terme, de poser des limites claires. Utiliser un concept qui requiert lui-même une définition rend la démarche vaine. Une définition qui n'est pas complète n'en est pas une. Une définition négative, parce qu'elle est nécessairement incomplète, est donc *fausse* dans son ambition de circonscrire son objet.

C'est sur cette erreur logique fondamentale que bute Martin Heidegger. Il se trompe en supposant l'antériorité de l'obscurité sur la lumière, et donc de l'erreur sur la vérité, en se fondant sur la structure morphologique du mot *alètheia*. Son raisonnement est invalide. Peu importe que *l'alètheia* soit comprise comme « non-oubli » ou « non-dissimulation », *ce mot ne peut pas être considéré comme originaire ou fondamental*. La raison en est simple : les notions d'« oubli » et de « dissimulation » qu'il nie ne sont pas elles-mêmes originaires. Elles présupposent leurs contraires – le « rappel » et la « manifestation » – pour avoir un sens. L'*alètheia* n'est pas un fondement ; elle est un dérivé. Fonder une sagesse ou une métaphysique sur ce terme, comme le fait Heidegger, revient à bâtir un palais sur les sables mouvants d'une circularité logique. Le mot grec pour la vérité n'indique pas le « *bon sens à suivre* », mais signale au contraire une impasse de la pensée.

Deuxièmement, le postulat de l'antériorité du négatif *ne peut pas être généralisé*, ce qui invalide son statut de vérité fondamentale. En effet, ce postulat, s'il était avéré, ne pourrait être vrai pour un mot grec et faux ailleurs. Or, cette généralisation est impossible pour trois raisons :

- **La contradiction interne au sein du lexique** : la structure *Négation + Nom Positif* (comme « in-valide » en français) est massive et présuppose au contraire

l'antériorité du positif. On ne peut donc ériger la structure inverse en règle absolue.

- **La contradiction entre les langues** : une vérité ontologique ne saurait être relative à une langue. L'antériorité du négatif ne peut pas être une « révélation » du grec ancien si elle est immédiatement contredite par la logique d'autres langues, comme le français où « invalide » pose « valide » (et donc le vrai) comme premier.
- **La contradiction potentielle au sein du grec lui-même** : Il n'est pas exclu de trouver dans la langue grecque elle-même des structures *Négation + Nom Positif* qui concernent la vérité ou la fausseté, et qui présenteraient donc le vrai comme premier. Si c'était le cas, la prétendue « révélation » de *l'alètheia* ne serait plus qu'une interprétation possible et non la clé de voûte de la métaphysique.

Ainsi, loin d'être une loi universelle révélée par la langue, l'antériorité du négatif n'est qu'une *particularité morphologique*, incapable de fonder une quelconque sagesse ou conception robuste de la vérité.

3.6. *Alètheia* n'est pas le « bon terme » : pour un nouveau cadre logico-ontologique

Notre critique aboutit à une conclusion simple mais absolue : *un mot négatif ne peut pas être un terme de définition*. Or, *alètheia* est un mot négatif. Il est donc inapte à fonder le concept de vérité. Cette impasse nous oblige à reconsidérer les termes du débat. Se demander si l'affirmation ou la négation est « première » est une question mal posée, car elle confond deux ordres distincts. Pour poser correctement le problème, il est impératif de séparer :

- *L'ordre ontologique* (l'ordre de l'être et de l'existence).
- *L'ordre logique* (l'ordre de la pensée et de la définition).

Cette distinction permet de résoudre l'aporie :

— Sur le plan ontologique, l'affirmation est première.

L'être, la présence, le « posé » constituent l'état fondamental. Le négatif (l'absence, le manque) n'est qu'une modification secondaire de ce fondement positif.

— Sur le plan logique, c'est l'affirmation qui est dernière.

Pour comprendre et définir, l'esprit doit mener une enquête qui aboutisse à un terme *positif*. Définir, c'est remplacer un mot par d'autres jusqu'à atteindre un concept fondamental qui, lui, n'est plus défini – c'est le terminus, le « dernier » mot de la chaîne définitionnelle. Une négation ne peut jamais jouer ce rôle, car elle reporte indéfiniment la question (« non-oubli » présuppose « oubli », qui lui-même demande une définition). On peut schématiser cette relation de la manière suivante :

Ontologie : Positif (Premier) → Négatif
 Logique : Négatif → Positif (Dernier)
 Ontologie : Positif (Premier) —> Négatif
 ↓ Logos (appel / pensée)

Logique : Négatif —> Positif (Dernier)

Implication majeure : La quête de la vérité, en tant qu'entreprise logique, doit viser l'affirmation dernière, et non s'enliser dans des fondements négatifs. *Alètheia*, en tant que concept négatif, ne peut être cette affirmation dernière. Elle est un mauvais terme, une fausse piste ontologisée par la tradition. Ainsi, l'ordre logique est bien l'inverse de l'ordre ontologique. Cette relation, qui peut sembler paradoxale, trouve une expression condensée et parfaite dans l'expression française : le « bon terme ». Cette expression résume à elle seule les deux exigences d'une définition fondatrice. L'adjectif « bon » renvoie à *la qualité ontologique* et affirmative. Ce qui est « bon » est posé comme valide, souhaitable, premier dans l'ordre de la valeur. Le nom « terme » renvoie à *la finalité logique*. C'est le point d'arrêt, le terminus ultime de la chaîne définitionnelle. Un « bon terme » est donc un mot qui est à la fois *une affirmation première* (sur le plan ontologique) et un point d'arrêt dernier (sur le plan logique).

Cette analyse exclut définitivement les mots négatifs du processus de définition. La dépendance structurelle de la négation envers l'affirmation l'empêche d'être un « terme ». Elle ne peut être qu'une étape, un opérateur, jamais un fondement. C'est précisément le défaut fatal d'*alètheia*. Ce mot prétend fonder la vérité comme un « non-oubli ». Or, « l'oubli » n'est pas un « bon terme » ; il n'est lui-même compréhensible que comme la négation de son contraire, le « rappel ». *Alètheia* est donc un outil de définition vicieux, qui échoue à être le « bon terme » dont la philosophie a besoin. Contrairement à ce qu'il suggère, c'est bien le positif – le rappel, la manifestation – qui est premier.

4. Retour à la définition classique de la vérité

Si nous concluons, comme nous avons tenté de le démontrer, que l'attribution d'un nom est une première définition et qu'il est contraire à la logique de définir par le négatif, alors le constat s'impose : *les philosophes grecs ont commis une erreur fondatrice*. Leur première erreur fut d'accepter sans le remettre en question le nom *Alètheia* pour désigner la vérité. Ce nom, qui constitue une première définition négative (« non-oubli »), est nécessairement incomplet. Or, une définition incomplète est, dans sa prétention à circonscrire son objet, fausse. Il est dès lors permis de penser que la définition philosophique elle-même, l'adéquation du discours à la réalité, a été conditionnée par ce vice originel. En acceptant un terme négatif comme fondement, les Grecs ont condamné le langage à être soit incomplet (car les définitions n'aboutissent pas), soit circulaire (car les négations se renvoient la balle). Dans les deux cas, le langage apparaît comme un outil peu fiable pour comprendre le monde.

Cette méfiance envers le langage, induite par ses propres fondements pourris, est la clé qui explique le tournant ontologique de Platon. Ne pouvant plus faire confiance à un discours perçu comme « erratique », les philosophes ont cherché une instance extérieure et stable pour le valider. Ils ont ainsi opté pour la solution de secours que l'on connaît : il faut mesurer le langage à l'aune de la réalité sensible, et non pas confronter les données du monde à la cohérence de nos « appels » linguistiques. La définition de la vérité comme adéquation n'est donc pas une évidence ; elle est le symptôme d'un langage qui a, dès son premier mot sur la vérité, fait fausse route.

4.1. Sortir du non-dit

Il ne faut pas se méprendre sur notre propos. Notre attitude n'est pas prescriptive ; nous n'appelons pas au bannissement des mots comme alètheia. Notre démarche est interprétative. Nous cherchons à comprendre ce que ces structures linguistiques font à notre pensée, et nous laissons au locuteur la liberté de son usage.

5. Le rappel contre le non-oubli : ce que les philosophes grecs ont oublié de nous dire

L'expression doublement négative de la vérité en grec doit être lue comme un indice puissant. Puisque le négatif est secondaire, la présence d'un tel terme indique, en creux, l'existence de son expression positive première. L'alètheia pointe vers un absent : le concept positif de vérité que la langue grecque portait mais que la philosophie a négligé. En nous fondant sur notre analyse, nous pouvons conclure que cet absent, ce « bon terme » pour la vérité, est le rappel.

Ainsi, la vérité doit d'abord être pensée comme un rappel. Cette simple substitution a des conséquences considérables. Elle inverse la perspective métaphysique. Au lieu de partir d'un monde d'ombre et d'oubli qu'il faut vaincre (la caverne), on part d'une mémoire, d'une connivence avec le réel qu'il s'agit de réactiver. Au lieu de définir la vérité par la négation de l'erreur, on la définit par l'affirmation d'une fidélité (à un souvenir, à un fait, à une parole donnée). La tâche philosophique ne consiste plus à se détourner d'un monde illusoire, mais à se retourner vers ce qui a été posé, pour en raviver le sens et la présence. La première étape d'une bonne compréhension de la vérité n'est donc pas de lutter contre le faux, mais de rappeler le « bon terme », c'est-à-dire de retrouver, derrière les constructions négatives et les idéologies, les affirmations premières sur lesquelles un discours juste peut s'édifier.

6. La redécouverte d'*etumos* : le « bon terme »

Et en effet, il existe bel et bien en grec un mot pour le « vrai » que le règne d'alètheia a escamoté et fait oublier. Nous pensons que ce mot est *etumos* (ἐϋ τ υ μ ο ς). Si nous nous fions au *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey, 1994, p. 745), le mot « étymologie » est formé de *etumos*, qui signifie « vrai », et de *logia*, « étude ». L'étymologie est donc, littéralement, « la recherche du vrai » – le vrai sens d'un mot. Cette découverte est capitale. Elle prouve que le grec disposait d'un concept positif et fondamental pour le « vrai », indépendant de toute structure négative. La morphologie même d'*etumos* en fait un « bon terme » : il est une affirmation simple et première. En tenant compte de cette évidence linguistique, nous pouvons proposer une refondation complète de la question. La vérité, chez les Grecs, doit être comprise non pas comme le « non-oubli » (a-lètheia), mais comme le rappel de l'étymologie. Cette formule condense notre thèse positive. « Le rappel » renvoie à l'acte positif que nous avons identifié, par opposition au « non-oubli ». « De l'étymologie » spécifie l'objet de ce rappel : il ne s'agit pas de se souvenir d'un fait empirique, mais de se ressouvenir du sens vrai et originaire des mots. Ainsi, la vérité n'est plus une adéquation à un monde extérieur, mais une fidélité à la parole. Elle est la recherche et la remémoration du sens fondamental que le langage porte en lui, et que la philosophie, en choisissant alètheia, a paradoxalement oublié.

7. L'étymologie est le rappel du bon sens

Notre enquête sur le mot « vérité » en grec nous a ainsi conduits à une conclusion inattendue : derrière l'expression inadéquate de l'alètheia se cachent deux notions positives fondamentales : le rappel et l'étymologie. En oubliant etumos, comme expression positive du vrai, les philosophes grecs ont plus qu'ignoré un mot ; ils ont oublié le bon sens de la vérité. Ils ont négligé le fait que la vérité réside dans l'étymologie et les étymons, et se situe donc, en parfaite conformité avec le génie de leur propre langue, du côté du langage. Sous la mauvaise influence de la définition négative de l'alètheia, ils ont pris le mauvais sens, cherchant la vérité hors du langage, dans un réel muet, plutôt qu'en son cœur même.

8. La vérité est un vrai rappel

Un autre oubli, et peut-être le plus grave, est ainsi révélé. La conséquence ultime de cet oubli est une incapacité à formuler ce qui devrait être une évidence : la vérité est un vrai rappel. Cette expression, en apparence circulaire, définit pourtant son essence la plus pure. Elle est l'acte de remémoration (rappel) qui est lui-même authentifié par sa justesse et sa fidélité (vrai). Elle n'est ni une simple copie du monde, ni une lutte contre l'erreur, mais la dynamique même d'une pensée qui se ressouvient de la justesse originaire de la parole.

9. Le renversement par le logos

Un dernier point, et non des moindres, renforce définitivement l'idée que la vérité, pour les Grecs eux-mêmes, se situe du côté du langage. Ce point est le mot logos (λόγος). Ce concept central signifie à la fois la parole (le discours) et la raison (le principe d'ordre et d'intelligibilité). Cette dualité est fondamentale : elle signifie que la parole est, par essence, porteuse de raison, et que la raison est, par nature, de l'ordre du discours. Dès lors, si l'on veut « avoir raison » – au double sens de posséder la justesse et d'user de la rationalité –, le sens de la correspondance ne peut pas être unidirectionnel du langage vers le monde. Il doit l'être du monde vers le langage. Le logos est l'instance de mesure, pas le réel muet. Ainsi, pour définir la vérité en se conformant au rappel de l'étymologie et à la nature du logos, il faut faire l'inverse exact de la définition platonicienne. Logiquement, nous devons poser que. La vérité est la correspondance de ce qui est accessible aux sens avec le discours. . Le vrai se dit de la convenance de ce qui existe au langage.

C'est ce qui est accessible aux sens qui doit « convenir » – c'est-à-dire venir avec – le langage, et non pas l'inverse. La vérité n'est pas le langage qui se plie à un fait brut, mais le fait qui se rend intelligible et dicible dans la lumière du logos. Ce renversement n'est pas un simple jeu sémantique ; il est la condition pour fonder une philosophie où le langage, réconcilié avec sa propre vérité (etumos), redevient le lieu et l'instrument de la sagesse. Cette logique du renversement trouve un écho frappant dans la langue française. En tenant compte de nos propres intuitions linguistiques, nous disons naturellement le contraire de la définition platonicienne. Le langage est le propre de l'homme. Il est l'outil qui lui permet d'appeler à lui la réalité pour la rendre présente. Cette fonction d'appel est inscrite dans notre façon de parler : pour connaître le nom d'une chose, nous demandons : « Comment l'appelle-t-on ? » – c'est-à-dire, comment la faire venir ? La conclusion s'impose d'elle-même : si le

langage appelle, alors c'est la réalité qui doit convenir (littéralement, venir avec) au discours. C'est ce qui est accessible aux sens qui doit répondre (correspondre) à l'appel du langage. Affirmer le contraire reviendrait à une contradiction fondamentale avec la nature même de l'acte de nommer.

C'est dans ce nouveau sens, dynamique et performatif, qu'il faut entendre la faculté de représentation. Le langage ne copie pas passivement le monde ; il le rend présent par son appel. Il le fait venir à lui. Le verdict est sans appel. Les philosophes grecs se sont trompés dans la définition de la vérité parce qu'ils se sont, tout simplement, trompés de nom. En appelant la vérité *alètheia*, ils ont appelé le négatif. Ce faisant, ils ont ignoré le « bon terme » (*etimos*) qui les aurait mis sur la voie du « bon sens ». Le refus d'appeler directement le négatif, comme le montre la structure des mots français *in-justice* ou *in-quiétude*, est un indicateur puissant de la relation que le langage entretient naturellement avec le monde. Le bon sens, à la fois comme direction et comme signification juste, ne peut aller que de la réalité vers le langage.

En ignorant le « rappel » et en s'inscrivant dans l'« oubli », les philosophes grecs sont restés sourds à cette force performative du langage. Ils n'ont pas vu que la vérité est l'affaire de celui qui, par la parole, appelle et rappelle le monde à la présence et au sens. Cette définition de la vérité comme l'adéquation de la réalité au discours peut être qualifiée à juste titre de logique. Elle est logique pour quatre raisons fondamentales :

Directionnelle

Le mouvement de correspondance se fait vers le langage. Or, étymologiquement, la logique est la science du *logos*, c'est-à-dire du langage et de la raison. Une définition de la vérité qui respecte la primauté du *logos* est donc logique par essence.

Cohérente

Les termes que nous utilisons pour la fonder – « appeler », « convenir », « correspondre » – relèvent tous de la même diction et ne se contredisent pas. Ils forment un système cohérent qui découle naturellement de la fonction d'appel du langage. Ainsi, la vérité est le bon sens. Elle est doublement le bon sens :

Sémantique

Elle réside dans le respect du sens véritable des mots, c'est-à-dire de leur étymologie.

Orientationnelle

Elle impose la bonne direction à la relation entre le réel et le langage.

Nous pouvons dès lors formuler un diagnostic précis sur la définition classique : elle pèche par un manque de bon sens. Elle ne respecte ni la justesse des mots (en fondant tout sur le mauvais terme *alètheia*), ni la bonne orientation (en inversant le sens légitime de la correspondance). Notre conclusion est donc la suivante. Le bon sens, celui qui permet de déterminer, de définir et de comprendre, est le mouvement qui va du réel vers le discours. Le langage est le seul outil capable d'imposer au réel les « termes » nécessaires pour le cerner

et le rendre intelligible. Sans cette opération fondamentale, sans ce « bon sens » actif du langage, le réel demeure une puissance indéterminée et incompréhensible. La vérité est cette justesse même.

Cette nouvelle définition possède des avantages décisifs qui en démontrent la fécondité. Une science réconciliée avec l'humain. En plaçant la vérité du côté du langage, la science qui en découle est nécessairement une science humaine puisque le langage est la propriété de l'homme et ce qui le distingue des autres. Elle refuse la rupture artificielle entre le réel et le langage, et donc l'instauration de deux types de savoirs antagonistes. Il n'y a plus d'un côté une science « du réel » et de l'autre une science « du langage ». Il n'y a plus de séparation possible entre la vérité et la méthode, car la méthode est le chemin de l'appel, et la vérité est la justesse de la réponse obtenue. L'unité retrouvée des éléments de la définition. Les deux éléments de la définition – le réel et le discours – sont désormais indissociables. Parler du « bon sens » comme orientation n'a de sens que si l'on part d'un point pour en viser un autre. La méthode (le chemin) et la vérité (la destination juste) sont les deux faces d'une même opération. L'intégration des systèmes formels. Cet avantage est peut-être le plus révélateur. Même les systèmes formels, comme les mathématiques, peuvent être repensés dans ce cadre. Ils sont des appels. Un système formel est un langage qui, pour être dit « vrai », doit être en attente d'une réponse – non pas d'un « fait brut », mais d'une adéquation dans la modélisation du réel, dans sa puissance explicative ou prédictive. Un système purement autoréférentiel, sans possibilité de réponse, n'est pas un appel ; c'est un jeu. La vérité formelle elle-même retrouve ainsi sa place dans le grand dialogue entre le langage humain et le monde.

10. Les conditions de vérité

Notre nouvelle définition – « est vrai ce qui, dans le réel, répond à l'appel du langage » – est nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Pour qualifier une correspondance de « vraie », d'autres conditions doivent être remplies. Nous employons l'expression « conditions de vérité » dans un sens différent de celui des logiciens. Pour eux, elle désigne ce qui rend une proposition vraie. Pour nous, elle désigne ce que la langue elle-même dit à propos de la vérité. Ce sens est fidèle à l'étymologie : une « condition » (du latin *condicio*) est une clause, une stipulation constitutive. Ainsi, il ne suffit pas qu'un fait réponde à l'appel d'un discours quelconque. Il est nécessaire que le discours produit réponde également aux stipulations de ce que nous entendons par « vrai » dans notre langue. Autrement dit, il doit être conforme au langage de la vérité. Un fait n'est dit vrai que s'il remplit cette double exigence. Il répond à l'appel d'un discours. Ce discours est lui-même formulé en respectant les règles de ce qui, dans notre langue, compte comme un énoncé vrai. Pour mieux comprendre les conditions nécessaires à une définition complète de la vérité, on peut représenter leur articulation de la manière suivante :

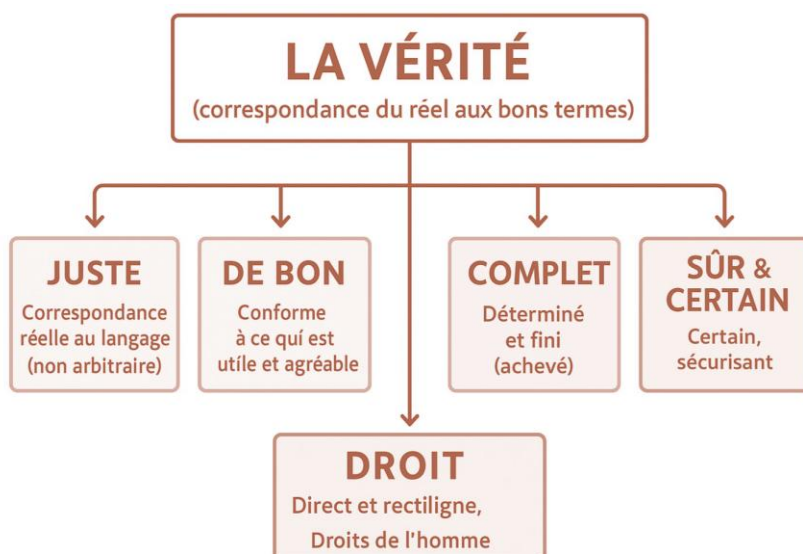


Figure 1 – L'architecture des conditions de vérité.

10.1. «Est vrai ce qui est juste»

Cette première condition complète notre définition de la vérité comme convenance du réel au langage. En français, la proposition « Ce que vous dites est vrai » est sémantiquement équivalente à « Ce que vous dites est juste ». Le « juste » est donc une condition du « vrai » : pour qu'un énoncé soit vrai, il doit d'abord être juste. Cette justesse doit être comprise à deux niveaux interdépendants. Au niveau de la formulation, la réponse de la réalité doit être capturée par un discours juste, c'est-à-dire correctement formé, non arbitraire et pertinent. C'est la justesse de la proposition elle-même. Au niveau de la relation fondatrice, il est crucial de rejeter une distinction trompeuse souvent opérée entre deux types de « correspondance » :

- **La correspondance mot-chose** (la référence), considérée comme un simple lien arbitraire entre le signe « pluie » et la chose, que la linguistique moderne déclare étrangère au problème de la vérité.
- **La correspondance proposition-état de fait** (la prédication), considérée comme le seul lieu où émerge la question de la vérité.

Notre position s'oppose ici radicalement à celle d'Aristote, pour qui « les noms et les verbes [...] ne sont encore ni vrais, ni faux » (Aristote, 2004, p. 90). Cette distinction, en écartant la relation mot-chose du champ de la vérité, consacre une erreur fondatrice : elle acte la préséance du réel et valide l'idée d'un langage par défaut « injuste » ou arbitraire dans son fondement. Nous affirmons au contraire que la vérité doit s'envisager dès le niveau du mot. La « justesse » n'est pas seulement propositionnelle ; elle est d'abord et fondamentalement la justesse du terme lui-même. Avant même de demander si un énoncé correspond au

monde, il faut que les mots qui le composent entretiennent avec le monde une relation non arbitraire, c'est-à-dire juste et raisonnable. L'arbitraire du signe, en posant une relation mot-chose « injuste », rend impossible, en amont, toute correspondance « vraie » au niveau de la proposition.

Au niveau éthique et existentiel, cette condition de justesse fondatrice prend une dimension décisive. Nous posons que la vérité, en tant qu'idéal régulateur du discours humain, ne saurait sanctifier l'injustice. Cette affirmation doit être comprise avec précision. Elle ne signifie pas qu'un fait injuste (comme une maladie ou une oppression) cesse d'être un fait. L'énoncé « cet enfant souffre de la faim » peut être factuellement et tragiquement exact. En revanche, elle signifie que cet état de fait ne peut pas être considéré comme une « réponse vraie » au sens plein et entier que notre concept de vérité doit viser. Une « vérité » qui se construirait sur la destruction de l'humain, qui nierait l'intégrité ou les droits de la personne, est une contradiction performative. Elle utilise le langage, cet outil de constitution de l'humain, pour valider ce qui le nie. Ainsi, la condition éthique de justesse ne nie pas les faits bruts ; elle stipule que le projet même de la vérité, en tant qu'entreprise humaine, est inséparable d'une visée d'humanisation. Une « vérité » qui serait fondamentalement injuste est un non-sens dans l'horizon d'un langage qui se veut porteur de raison et de sens.

Nous pensons que c'est une erreur méthodologique fondamentale de séparer la vérité de la justice. Cette séparation, couplée à l'acceptation de l'arbitraire du signe, fonde le discours de la vérité sur une contradiction insoluble : le mot « juste » contient en lui-même l'exigence de vérité (ce qui est juste) et l'exigence éthique (ce qui est droit). Comment une proposition pourrait-elle être « vraie » si les mots qui la composent entretiennent une relation « injuste » (arbitraire) avec le monde ? Notre renversement de la définition de la vérité permet de résoudre cette aporie. En posant la vérité comme la correspondance du réel au discours, et en modélisant cette relation par la métaphore de l'appel et de la réponse, la solution devient immanente au modèle. Une réponse à un appel ne peut pas être arbitraire sans tomber dans l'absurde. Elle doit être juste, c'est-à-dire appropriée à la question posée.

C'est ici que le concept de « bon terme » accomplit sa fonction ultime. Il est la pièce maîtresse qui justifie et valide cette relation. Le bon terme est une finalité logique. Il est l'étape finale qui conduit du réel vers le discours, le point d'arrêt (terminus) qui met un terme à la quête de justesse. La vérité est la réponse du réel à l'appel du bon terme. Le bon terme est une norme éthique et sémantique. Il est à la fois le mot « approprié » (sémantiquement juste) et le terme « bon » (éthiquement valable). La « bonne raison » qui motive le lien entre le mot et la chose n'est pas une simple raison, mais une raison à la fois correcte et bonne. La conséquence est métaphysique et éthique. Un langage qui ne contiendrait que des « bons termes » n'appellerait à lui qu'un monde qui ne peut pas être injuste envers l'homme. Dans cette perspective, seul ce qui répond à l'appel d'un langage constitué de bons termes mérite le statut de « réalité objective ». Le reste – le mal, l'injustice, la déraison – n'est pas une réalité pleine et entière, mais une idéologie, une apparence dénuée de sens ultime que l'homme « ne peut pas et ne doit pas comprendre », car la comprendre reviendrait à lui accorder une légitimité qu'elle n'a pas dans l'ordre du Vrai et du Juste.

10.2. “Est vrai ce qui est « de bon »”

Notre deuxième condition de vérité éclaire la nature de l’engagement que requiert la vérité. Nous avons déjà noté qu’un système formel qui n’appelle à aucune réponse et ne s’inscrit dans aucun dialogue sérieux déroge à la définition de la vérité et relève du jeu. L’antinomie entre la vérité et le jeu se manifeste avec une clarté frappante dans la synonymie établie entre l’expression « de bon » et l’adverbe « sérieusement ». Le dictionnaire des synonymes (Genouvrier, Désirat & Hordé, 1986, p. 385) le confirme en paraphrasant la question « A-t-il pensé sérieusement à la quitter ? » par « A-t-il pensé à la quitter pour de bon ? ». Ainsi, pour qualifier un état de fait de « vrai », il faut qu’il soit « de bon ». Les expressions sont interchangeables :

- Tu penses le faire *pour* de bon.
- Tu penses le faire *pour* de vrai.
- Tu penses *vraiment* le faire.

Cette condition « d’être de bon » comporte une dimension d’approbation et de validation. Dire « C’est bon » signifie à la fois :

- Je le juge valide et conforme (« je le trouve bon »).
- Je l’approuve (« je donne mon accord »).

L’étymologie du verbe « agréer » (venant de *gratus*, « agréable ») confirme ce lien profond : on agréé une proposition parce qu’on la trouve « bonne » à être acceptée, elle est intellectuellement et intuitivement « agréable » dans le sens où elle satisfait pleinement notre exigence de justesse. Être « de bon » – c’est-à-dire sérieux, valide et approuvé – est donc une condition nécessaire de la vérité au niveau de l’entendement. La vérité n’est pas un jeu forme ; c’est un assentiment sérieux à ce qui se présente comme « bon » à connaître et à reconnaître.

Cette condition du « bon » trouve son archétype dans l’expérience la plus fondamentale : l’alimentation. Un aliment est jugé « bon » selon un jugement global qui intègre le goût (l’agréable), l’odeur (le sensoriel) et ses effets sur la santé (l’utile et le vital). Le « bon » est ainsi ce qui est favorable à la vie dans sa plénitude. Cette unité de l’utile et de l’agréable se vérifie dans la langue : « c’est bon pour moi » signifie à la fois ce qui m’est agréable et ce qui m’est utile. On ne doit pas les séparer ; il faut joindre l’utile à l’agréable.

Cette convergence nous conduit à une synthèse suprême. Le « bon » est à l’origine commune du Bien (ce qui est moralement valable) et du Beau (ce qui est esthétiquement valable). Nous en trouvons une confirmation linguistique éclatante dans l’expression « bel et bien », qui signifie... « vraiment ». Ainsi, pour qu’un état de fait soit déclaré « vrai », il doit non seulement être « de bon » (sérieux et valide), mais il doit incarner cette triade indissociable : être bon (agréable et utile), bien (moralement) et beau (esthétiquement). Cette conception ouvre sur une vision paradisiaque. Le monde appelé par les « bons termes » est un monde bon, bien et beau. C’est un havre de paix, au sens littéral. Seuls les bons termes permettent à l’homme d’être « en bons termes » avec ses semblables et avec la création tout entière. Le Paradis n’est donc pas un lieu géographique, mais un état de langage. L’homme y demeure

tant qu'il habite à l'intérieur des bons termes, dans ce dialogue juste et harmonieux où le Vrai, le Bien et le Beau ne font qu'un.

Les bons termes sont bien plus que des mots ; ce sont les bonnes frontières d'un monde ordonné. Chaque bon terme est un appel qui assigne à un élément de la réalité sa place légitime à l'intérieur du grand ordre qu'est le système de la langue. Grâce à cette métaphore, le péché originel peut être compris comme le désordre du langage. Outrepasser les bons termes, utiliser le langage de manière injuste ou mensongère, c'est sortir du havre de paix. Avant ce désordre, l'homme vivait dans un monde régi par la justesse des termes – un monde juste – et se voyait lui-même comme bon et beau. La chute dans le désordre linguistique l'a précipité dans le chaos, l'injustice et la laideur, d'où son sentiment de honte et son besoin de se cacher.

Nous pensons que la présence virtuelle de ce monde paradisiaque, inscrite dans la structure de toute langue, explique la nostalgie universelle de l'humanité. Ce n'est pas le souvenir d'un lieu comme l'Atlantide ou de la vie intra-utérine, mais la mémoire implicite d'un état de langage parfait. Ce monde paradisiaque persiste parce qu'il continue d'exister en puissance dans chaque bon terme que nous prononçons. Notre connaissance de ce monde est inconsciente, rendue obscure et indirecte par le désordre présent de notre discours.

Enfin, la condition du « bon » implique aussi la juste mesure. « C'est bon » signifie souvent « c'est suffisant ». Cette expression marque une limite quantitative, au-delà de laquelle l'excès transforme le bon en mauvais, le vital en mortel. L'exemple alimentaire est encore une fois édifiant : la nourriture nécessaire à la vie devient écoeurante et nuisible en excès. Ainsi, le « bon terme » est aussi celui qui sait s'arrêter à la frontière du « suffisant », préservant l'équilibre et l'ordre contre la démesure du chaos.

10.3. « Est vrai ce qui est droit »

La droiture est une condition indispensable que doit remplir ce qui existe pour être qualifié de vrai. Cette exigence est inscrite au plus profond de notre langage. L'opposition fondamentale entre le vrai et le faux s'exprime par la métaphore spatiale de la rectitude et de la torsion : « Tu as raison » (tu es dans le vrai, tu es droit). « Tu as tort » (du latin tortus, « tordu », tu es dans l'erreur, tu es de travers). Nous disons du vrai qu'il est « droit », « direct » et qu'il s'exprime « sans détour ». Par conséquent, la réponse du réel à l'appel du langage doit elle-même être « droite » – c'est-à-dire claire, non équivoque, et se présentant de manière franche. Cette synonymie du droit et du vrai rend illégitime la distinction traditionnelle entre la vérité et la méthode.

En effet, si par « méthode » nous entendons, conformément à son étymologie grecque (meta, « vers », et hodos, « chemin »), le cheminement droit qu'une pensée doit suivre, alors elle ne peut être que synonyme de la vérité en acte. La méthode n'est pas un outil neutre pour atteindre une fin extérieure ; elle est le déploiement même de l'exigence de droiture qui définit le vrai. Une pensée droite (methodos) est une pensée qui, par son cheminement même, actualise la vérité. Ainsi, la condition de droiture unifie l'éthique intellectuelle (penser droit), la logique (suivre un chemin de raisonnement droit) et l'ontologie (recevoir une réponse droite du réel). La vérité est la rectitude même du parcours qui va du monde au langage. Au niveau éthique et moral, le vrai s'oppose aux penchants et aux inclinations

subjectives. Pour être dans le vrai, l'homme doit se fonder non sur des désirs, mais sur des droits. Tout ce qui répond à l'appel du vrai, tel que nous le définissons, constitue logiquement un droit.

Puisque le « droit » est synonyme de vérité (comme dans « avoir raison »), la vérité de l'homme est l'ensemble de ses droits. Ces droits (les droits de l'homme) sont constitutifs de son humanité. Priver un homme de ses droits, c'est l'amputer de ce qui le définit comme être vrai et juste. Les droits de l'homme doivent donc être logiques – c'est-à-dire issus de la structure du langage et de la raison – et non idéologiques, nés d'idées arbitraires. La santé en est l'exemple parfait. Elle est un droit logique parce qu'elle est synonyme de vérité. Cette synonymie est frappante. En arabe, la racine *ṢḤḤ* exprime à la fois la santé (*al-ṣiḥa*) et la justesse (*ṣaḥiḥ*, « correct/vrai »). En français, « valide » qualifie à la fois un corps sain et un raisonnement vrai. La santé est donc un « droit vrai ».

La liberté en est un autre exemple fondamental. Le mot « franchise » signifie historiquement à la fois la « condition libre » et le « fait de dire la vérité ». La liberté est ainsi le droit d'être dans un état de rectitude et de véracité. Au niveau épistémologique, cette logique se poursuit. Le « droit » et le « direct » sont synonymes de simplicité. Le vrai n'est pas compliqué ; il est la voie la plus simple et la plus directe. C'est le fondement du rasoir d'Occam : entre deux théories équivalentes, la plus simple est préférée. Le vrai, étant « droit », est donc toujours le plus simple. Ainsi, de l'éthique à l'épistémologie, se déploie une même exigence de droiture, qui fonde les droits de l'homme sur la logique du langage et voit dans la simplicité la marque de la vérité.

10.4. « Est vrai ce qui est complet »

Si la condition du « bon » nous a appris que le vrai ne souffre d'aucun excès, la présente condition établit qu'il ne souffre d'aucun manque. Le bon sens rejoint ici la logique de Gottlob Frege : « La vérité ne souffre ni plus ni moins » (dans Ambroise & Laugier, 2009, p. 91). Elle est un état d'intégrité parfaite. Cette exigence de complétude se lit dans l'étymologie du « faux ». Sa racine indique ce qui n'est pas entier, ce qui n'est pas fini. Le faux est ainsi l'inachevé, l'indéterminé. Son contraire, le vrai, est donc nécessairement complet et déterminé. Cette condition nous permet de préciser le statut de la correspondance dans notre système. La simple adéquation du réel au langage est une condition nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Une correspondance qui ne serait pas aussi juste, bonne et droite ne serait qu'une demi-vérité, incomplète et donc non pleinement vraie. La vérité n'advient que lorsque toutes les conditions sont simultanément remplies.

Une des implications de cette condition est donc la détermination. Le vrai est fini et déterminé. Or, le réel accessible aux sens est, en lui-même, un continuum infini et indéterminé. Pour le circonscrire et le rendre susceptible de vérité, il faut le ramener aux bons termes. L'exemple de Saussure (2002, p. 165) est ici éclairant : une longue rue est découpée par le langage en « Boulevard du Temple » et « Boulevard de l'École ». Le continuum spatial indéfini est ainsi déterminé et complété par l'acte de nomination. Les « bons termes » imposent une fin, une limite, qui permet de saisir une entité complète. Ainsi, la vérité est l'opération par laquelle les bons termes du langage appellent à eux un réel indéterminé et, en lui imposant des frontières, le constituent en entités finies, déterminées et complètes, seules

capables de porter une réponse « vraie ». Cette nécessité de ramener le sensible aux « bons termes » pour le déterminer et le compléter trouve une illustration frappante au niveau psychologique. Les thérapeutes incitent leurs patients à « mettre des mots » sur leurs ressentis confus et angoissants. La prise de conscience, préalable à toute guérison, est ce processus par lequel le patient détermine son vécu indéfini en le ramenant à des « bons termes » bien définis. Le processus thérapeutique est ainsi un processus de véridiction : il fait advenir la vérité sur soi en substituant à la confusion des sensations la clarté déterminante du langage juste.

Ce processus met en lumière la distinction fondamentale entre les apparences et la vérité. Les apparences sont la multiplicité des données sensibles et des interprétations possibles qui n'ont pas encore été validées par le langage. La vérité est l'acte de validation qui sélectionne, parmi ces apparences, celle qui répond adéquatement à l'appel d'un « bon terme ». Ainsi, notre définition de la vérité peut être synthétisée ainsi : « La vérité est ce qui, parmi la multiplicité des données accessibles à l'homme, répond à l'appel du bon terme. » Cette réponse, pour être pleinement vraie, doit être à la fois juste (appropriée), bonne (valide et mesurée), droit (simple et directe) et complète (déterminée). C'est seulement lorsque ces conditions sont réunies que le réel, convoqué par le langage, se présente à nous dans la plénitude de sa vérité.

10.5. « Est vrai ce qui est sûr et certain »

Cette cinquième et dernière condition couronne notre édifice en attribuant à la vérité un double caractère psychologique et épistémique : elle est à la fois sécurisante (sûre) et indubitable (certaine). La vérité est sans souci et sans doute. Ces deux notions sont logiquement liées : le doute génère la peur, et l'incertitude fait redouter l'avenir. Le vrai est donc ce en quoi nous pouvons avoir une confiance absolue, ce qui n'est pas une source de problèmes ou d'inquiétude. L'origine de cette condition se trouve dans la nature double du langage. Le doute émerge de la capacité du langage à dire une chose et son contraire, à contenir le vrai et le faux en son sein. C'est précisément pour fuir cette ambiguïté inquiétante que la définition classique a opté pour une fondation ontologique de la vérité, cherchant un ancrage en dehors du langage, dans un réel supposé stable.

Notre définition, au contraire, propose une solution logique et interne au langage. Elle stipule que la vérité est l'adéquation du réel non pas avec le langage en général, mais avec le langage de la vérité. Ce dernier est le langage débarrassé de ses contradictions, c'est-à-dire le langage des bons termes. C'est en ce sens précis qu'il faut entendre la raison (ratio) : non comme une faculté abstraite, mais comme un « ratio juste », une proportion et une mesure correctes dans l'usage des mots. Les bons termes constituent le matériau nécessaire et suffisant pour construire un discours et un monde cohérents et homogènes. Rien de ce qui peut être exprimé par de mauvais termes n'est inaccessible aux bons termes. La vérité, en tant qu'accord entre le réel et ce langage purifié, est donc la condition de possibilité d'une existence à la fois sereine et certaine.

Avec cette cinquième condition, le cercle se referme. Ce qui existe ne peut être qualifié de vrai que s'il répond favorablement à la détermination complète opérée par les bons termes. Ces bons termes, par leur nature même, sont complets sémantiquement et forment

un ensemble fini, permettant à l'esprit humain de circonscrire l'infini du réel. Au niveau temporel, cette exigence de complétude implique qu'un processus ne peut être dit « vrai » que lorsqu'il est achevé, lorsqu'il a atteint son terme. La solidité de cette architecture conceptuelle se vérifie de manière éclatante lorsque l'on examine le contraire du vrai : le faux. L'analyse sémantique du mot « faux » révèle que ses différentes valeurs ne sont que les avatars d'un manque par rapport aux conditions que nous avons établies pour le vrai. Le Dictionnaire historique de la langue française (Rey, 1994, p. 783) recense, entre autres, les valeurs suivantes pour « faux » :

- « Ce qui n'est pas exact » → Manque de *Justesse*.
- « Ce qui n'est pas naturel » → Manque d'authenticité, contraire du *Bon* (au sens de « de bon »).
- « Ce qui est mal défini ou incomplet » → Manque de *Détermination* et de *Complétude*.
- « Ce qui ne remplit pas les conditions nécessaires » → Échec global à satisfaire les conditions du vrai.
- « Ce qui n'est pas conforme à l'harmonie » → Manque de *Droiture* et d'ordre.
- « Ce qui est contrefait, destiné à tromper » → Corruption de la *Franchise* et de la *Droiture*.
- « L'écart par rapport à une règle » → Manquement à la *Méthode*.

Ainsi, le « faux » n'est pas une simple négation ; il est la carence structurée dans l'un ou plusieurs des piliers de la vérité. Inversement, le « vrai » est l'état de plénitude où le réel, convoqué par l'appel des bons termes, répond de manière juste, bonne, droite, complète et sûre. L'analyse du faux valide rétrospectivement la justesse de notre propre définition.

11. La synthèse des cinq conditions de vérité

Notre redéfinition de la vérité comme correspondance du réel aux bons termes nécessite de préciser les conditions que doit remplir cette relation pour être dite « vraie ». Ces conditions ne sont pas des règles arbitraires, mais émergent de l'usage même de la langue et forment un système cohérent où le Vrai, le Bien et le Beau convergent.

11.1. Schéma des conditions de vérité

« Le schéma suivant (Figure 2) en offre une synthèse architecturale. »

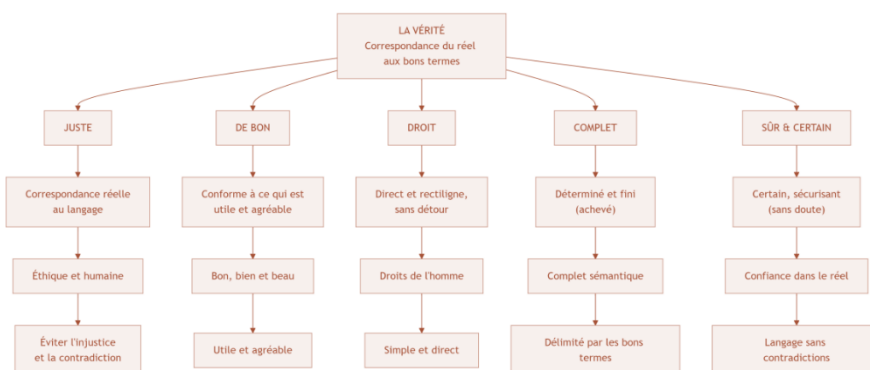


Figure 2 – Schéma des Conditions de Vérité

11.1.1. *Commentaire et interprétation du schéma*

Ce schéma visualise l'architecture logique d'une vérité recentrée sur le langage. Il se lit selon les principes suivants :

Un mouvement fondateur : du réel vers les bons termes

La flèche principale illustre le renversement opéré : la vérité n'est plus le langage qui se plie au réel, mais le réel qui doit répondre à l'appel des bons termes. Chaque condition agit comme un critère de validation de cette réponse.

L'interconnexion organique des conditions

Les cinq conditions ne sont pas des critères indépendants, mais un réseau d'exigences solidaires. Le Juste et le De Bon se renforcent mutuellement, ancrant la vérité dans une dimension à la fois morale, utile et agréable. Le Droit et le Complet assurent la cohérence interne et la précision, écartant l'ambiguïté et l'approximation. Le Sûr & Certain couronne l'édifice en garantissant un fondement indubitable, libérant la pensée du doute et de l'inquiétude.

Une équivalence linguistique et philosophique

Ces conditions ne sont pas inventées, mais rappelées de la langue elle-même. Elles reposent sur des équivalences étymologiques et sémantiques fondamentales : le vrai est ce qui est juste, de bon, droit, complet et certain. La définition de la vérité intègre ainsi naturellement l'éthique, l'esthétique et la logique.

Objectif : fonder un langage de la vérité

L'ambition ultime de ce schéma est de montrer que la vérité ne réside ni dans le seul réel, ni dans le seul discours, mais dans leur correspondance harmonieuse, médiatisée par un langage épuré et exigeant : celui des bons termes. C'est la condition pour que le discours humain puisse prétendre à la justesse et à la sagesse.

Conclusion

En remplaçant le mot discours de la définition classique de la vérité par les bons termes, nous pouvons reformuler la définition de la vérité dans les termes suivants : nous pouvons parler du vrai lorsque le réel convient aux bons termes. Nous tenons le vrai lorsque le réel trouve les bons termes. **Premièrement**, cette définition est logique parce que le mouvement va logiquement vers les bons termes. Ces derniers, comme leur nom l'indique, représentent l'étape finale de cette opération. De la même manière que la définition ontologique fait de l'objet un synonyme de la vérité (l'objectivité), cette nouvelle définition place la synonymie du côté du langage. Elle place la vérité du côté des bons termes. La vérité est dans le bon terme. De même, la vérité d'une science est dans sa terminologie. Logiquement, le bon sens (comme direction) est celui qui va vers le langage (les bons termes) et non pas vers le réel.

Mais pas n'importe quel langage. Le réel doit répondre au langage de l'ordre et de la non-contradiction. Ce qui est accessible aux sens doit correspondre aux bons termes. Autrement

dit, il doit répondre à une logique au vrai sens du terme, puisque ce mot signifie étymologiquement langage (chaque terme est à sa place et ne contredit pas les autres) et signifie épistémologiquement science des lois de la pensée. Si ce schéma est juste, la vérité ressemble à la définition d'un mot. Pour comprendre un mot, nous le remplaçons par un autre mot ou par d'autres mots. Mais pour que la définition soit pertinente et efficace, il faut que les mots qui sont censés définir les autres ne nécessitent pas eux-mêmes une définition. Autrement dit, il faut que ces mots représentent l'étape finale de la définition. Il faut qu'ils soient les bons termes.

Le caractère logique du langage auquel doit répondre ce qui est accessible aux sens – du fait qu'il soit constitué uniquement de bons termes – lui évite la contradiction. En effet, ce langage ne peut pas contenir un bon terme et son contraire. Le contraire d'un bon terme n'est pas un bon terme et, par conséquent, ne figure pas parmi les bons termes. Ce langage ne connaît pas non plus le mauvais sens. Contrairement à notre définition, la définition ontologique se contredit lorsqu'elle envisage le sens de la correspondance des mots vers ce qui est accessible aux sens. L'étape finale est représentée par les objets et le départ par les termes. Dans cette optique, nous ne pouvons plus parler de termes puisqu'ils sont au départ de cette opération.

Deuxièmement, elle assure le consensus. Les conditions de vérité sont une solution à la difficulté de définir la vérité que nous avons signalée dans l'introduction et qui est due au caractère relatif de celle-ci. Elles sont ce qui assure le consensus à l'intérieur d'une communauté. Elles sont ce que les locuteurs disent de la vérité dans cette langue. Étant donné que l'homme appartient nécessairement à une communauté linguistique, il adhère forcément à ces conditions puisqu'il parle la langue de cette communauté. Logiquement, il doit tenir (comprendre) sa parole. Ces conditions se retrouvent également dans toutes les langues. Elles sont universelles. Ainsi, elles assurent le caractère universel de la vérité et son aspect transculturel. Chaque locuteur est sommé d'obéir (audire) à ce qu'il dit lui-même de la vérité. Ce qui facilite l'adhésion et rend le consensus plus que possible est le fait que le langage préexiste à tous et n'est le produit de personne. Les droits de l'homme peuvent être universels et admis par tous seulement s'ils sont établis sur cette base. Il faut qu'ils soient inscrits dans la langue de chaque peuple et synonyme de vérité.

Le jugement de l'homme peut être altéré et ainsi approuver ce qui n'est pas bon ou agréer ce qui n'est pas agréable. En d'autres termes, l'homme peut, par ignorance, se méprendre sur ses droits et revendiquer ce qui lui est nuisible. La preuve qui peut être exhibée en faveur de ce qui vient d'être dit est la suivante. Verbalement, l'homme se trompe en réclamant ce qui est formidable ou *râ'î*. Il réclame, étymologiquement, dans les deux cas ce qui lui fait peur. En arabe, comme probablement dans toutes les langues, le verbe aimer a comme synonymes des verbes dont le radical signifie à l'origine choir (*hawā*), errer (*hāma*). En français, c'est le cas pour les penchants et les inclinations.

Troisièmement, elle prémunit l'homme contre la manipulation et l'aliénation. Cette nouvelle définition de la vérité corrige notre compréhension de ce qui est réel. Le réel n'est pas synonyme de ce qui existe, mais de ce qui existe et qui persiste à l'être. Le réel est synonyme de ce qui existe et qui est, si l'on veut utiliser la terminologie de la tradition scolastique, sauvé par le langage. Tout ce qui n'est pas sauvé par le langage n'est pas fondé réellement

et condamné sur le long terme à disparaître. Accepter de vivre dans l'idéologie, c'est accepter de vivre dans ce qui n'est pas fondé et qui ne peut être sauvé par le langage. C'est accepter de vivre en quelque sorte dans un monde parallèle sans fondement. C'est accepter de vivre dans l'illusion. Puisque ce sont les droits qui font de l'homme un homme, priver un homme de ses droits ou le rendre étranger à ses droits, de telle sorte qu'il ne puisse pas les reconnaître, est une forme d'aliénation.

On peut nous objecter que cette démarche ressemble plus à un déni de réalité qu'à une vraie définition. Nous pensons qu'il est très facile de répondre à une telle objection. Ce qui existe peut ne pas être vrai. Il peut être, comme dans le cas de la magie, le produit des illusions ou le fruit de fausses impressions. Le vrai peut ne pas exister parce qu'il est oublié ou escamoté. L'argument est d'ordre linguistique. Le réel doit répondre à un langage qui n'exprime pas les penchants et les inclinations, ni les fantaisies et les caprices des individus. Le réel doit répondre à un langage antérieur aux individus. Personne ne peut prétendre avoir créé le langage ou être témoin de sa création. Aucun néologisme n'est toléré dans cette démarche. L'homme sain d'esprit ne se donne pas des ordres à lui-même. Pour cette raison, l'impératif, dans toutes les langues, n'existe pas à la première personne du singulier. L'homme ne s'appelle pas, ce sont les autres qui l'appellent. Le réel doit répondre à l'ordre de la langue et aux bons termes qui sont tous les deux antérieurs aux individus.

Références

- ARISTOTE (2004). *Catégories. De l'interprétation*. Vrin (ouvrage original publié au IV^e siècle av. J.-C.)
- ARRIVÉ, M., GADET, F., GALMICHE, M., NEVEU, F., NLWA, T., & PÈNE, C. (1986). *La Grammaire d'aujourd'hui*. Flammarion.
- BENVENISTE, É. (1969). *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* (Vol. 2). Minuit.
- DUGAS, E. (2016). *Non- dans le paradigme des préfixes de négation en français : étude synchronique et diachronique* [Thèse de doctorat, Université Charles-de-Gaulle – Lille III].
- ENGEL, P., & RORTY, R. (2005). *À quoi bon la vérité ?* Grasset & Fasquelle.
- FREGE, G. (2009). *La pensée : une recherche logique*. Dans B. AMBROISE & S. LAUGIER (éds.) ([1918]2009). *Signification, vérité et réalité : Philosophie du langage I* (p. 91). Librairie Philosophique J. Vrin.
- GENOUVRIER, É., DÉSIAT, C., & HORDÉ, T. (1986). *Nouveau dictionnaire des synonymes*. Larousse / France Loisirs.
- HEIDEGGER, M. ([1988]2001). *De l'essence de la vérité. Approche de l'allégorie de la caverne et du Théétète de Platon* (H. Mörchén, Éd.; A. Boutot, Trad.). Gallimard.
- JORION, P. (2009). *Comment la vérité et la réalité furent inventées*. Gallimard.
- JULIA, D. (1993). *Dictionnaire de la philosophie*. Larousse.
- MARTIN, R. (1983). *Pour une logique du sens*. Presses Universitaires de France.
- RECANATI, F. (1981). *Les Énoncés performatifs*. Minuit.
- REY, A. (dir.) (1994). *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert / France Loisirs.

SAUSSURE, F. de. (2002). *Écrits de linguistique générale*. Gallimard (ouvrage publié à titre posthume)

SCHÜRCH, F.-É. (2008). Le sens de la négativité dans ἡ ἀλήθεια. Heidegger et les deux voiles. *Revue Philosophique de Louvain*, 106(2), 304-329.

Pour citer cet article

Omar LOUKILI, « La vérité et ses mots : De l'inadéquation philosophique à une refondation linguistique », *Paradigmes*, vol. IX, n° 04, novembre 2026, p. 291-320.